

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE

MICHEL DE L'HOPITAL

SA RETRAITE AU VIGNAY

ET SA MORT AU CHATEAU DE BELLÉBAT

EN SEINE-ET-OISE

PAR

M. L'ABBÉ A. DEVERRE



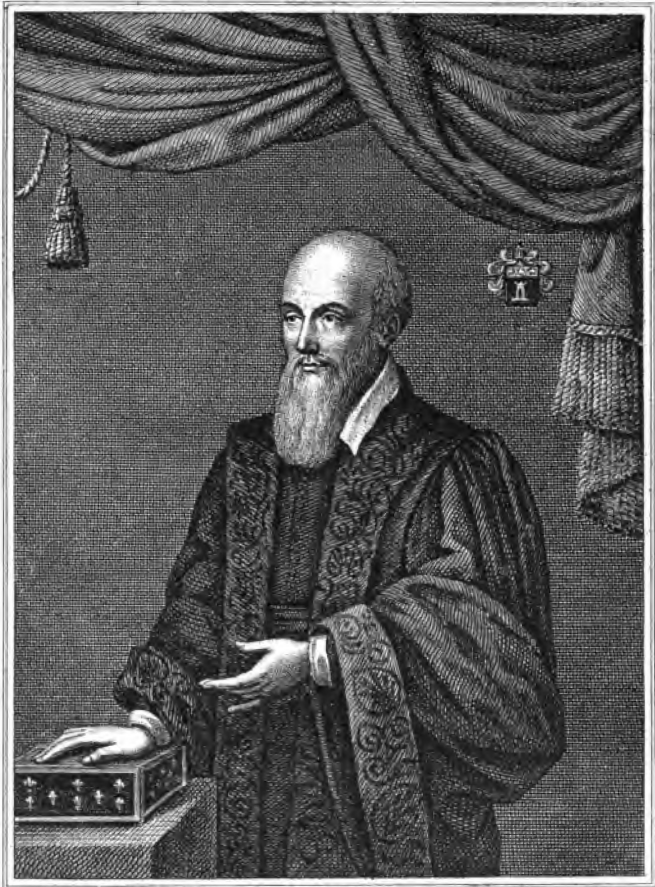
PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—  
1904-1905



*De dessin d'après le Portrait Original de St. Janet conservé au Château de Vignay,  
et gravé par Ambroise Tardieu.*

**MICHEL L'HOSPITAL**

**(Magistrat, Orateur, et Poète),**

**Chancelier de France .**

Né à Aigueperse (Dép. du Puy-de-Dôme) le ..... 1505

Mort à Vignay près Etampes le 13 Mars 1573.

A MONSIEUR LE DOCTEUR AMODRU, DÉPUTÉ D'ETAMPES.

*Monsieur le Député,*

*Ce serait manquer de gratitude que de ne pas vous offrir ce travail sur le grand chancelier de France, Michel de l'Hôpital.*

*Grâce à votre bienveillante intervention auprès des pouvoirs publics, j'ai pu, il y a quelques années, entreprendre une restauration de la chapelle renfermant le tombeau de ce grand homme, à Champmotteux.*

*Je ne savais comment vous remercier ; j'en ai trouvé le moyen : c'est de vous dédier ces quelques pages que je vous prie de vouloir bien agréer à titre d'hommage et de souvenir.*

L'ABBÉ A. DEVERRE.

# LES DERNIÈRES ANNÉES

## DE

# MICHEL DE L'HOPITAL

SA RETRAITE AU VIGNAY ET SA MORT AU CHATEAU DE BELLÉBAT

EN SEINE-ET-OISE

Après son départ de la cour, que déterminèrent les intrigues de Catherine de Médicis et du duc d'Albe, partisan de sanglantes représailles contre les protestants, le grand chancelier de France, Michel de l'Hôpital, voyant ses conseils de sage tolérance méprisés, prit le parti, en 1568, de se retirer définitivement dans sa terre du Vignay. Cette terre se composait du Petit et Grand Vignay. Il l'avait achetée en 1546, 1500 écus, alors qu'il n'était qu'un simple conseiller du roi au Parlement. Il l'augmenta, en 1550 le 26 août, par l'acquisition du fief de Bouchetard, de Jacques, Jean et Aimé de Saint-Martin, écuyers, et de demoiselle Marie de Marolles, leur mère. Ce fief relevait de la seigneurie des Murs de Maisse. En 1560, le 2 août, Claude de Châtillon, seigneur et baron d'Argenton, Farcheville et Bouville, lui céda, moyennant la somme de 2.000 livres tournois, la terre, seigneurie et baronnie de Champmotteux, dépendant de la prévôté et vicomté de Paris avec tous les droits de haute, moyenne et basse justice.

Au Vignay, ainsi nommé à cause du coteau couvert de vignes qui l'avoisinait, seul le grand Vignay était habitable ; le petit Vignay tombait en ruines et l'on en voit encore quelques substructions dans le bois de la Coudraye, non loin du Vignay actuel.

L'Hôpital avait épousé, en 1537, Marie Morin, fille du lieutenant

criminel Jehan Morin. Cette femme était douée d'un dévouement parfait pour son illustre époux. Il était trop occupé pour se mêler de ses affaires domestiques ; elle seule en avait pris tout le soin. Le grand Vignay étant aussi fort délabré et insuffisant, elle le fit reconstruire, en 1562, pendant la minorité de Charles IX, au moment de la première guerre de religion. Pour rappeler à son mari son séjour en Italie aux universités de Padoue et de Bologne, cette vertueuse épouse adopta le style italien. Un grand corps de bâtiments s'éleva, au devant duquel était une cour. Cette cour était entourée de trois terrasses soutenues par des galeries et des arcades. A chaque angle se dressait une tour. Celle de gauche dans le fond servait de cabinet au chancelier. Entre la tour de droite et le château était la chapelle. Au milieu du parterre une citerne servait de puits. A droite d'une petite porte élevée de quelques marches, une pièce obscure renfermait les archives confiées à la garde du chancelier. Au rez-de-chaussée, une grande salle à manger réunissait la famille et les hôtes de passage. Un escalier gothique d'un très bel effet, que le chancelier avait acquis de Claude de Châtillon, seigneur de Champmotteux, lors de la démolition du château de ce village, conduisait à l'étage supérieur et au salon.

De l'autre façade, une terrasse faisait communiquer le château à une ferme construite par les soins de l'Hôpital, dont il dirigeait lui-même l'exploitation et à de magnifiques bergeries qu'Ambroise Tardieu a visitées, décrites et dessinées lors de son voyage au Vignay en 1824. Quatre rangées d'ormes et de noyers rappelaient au chancelier les vallées de l'Auvergne, son pays natal, ombrageaient cette agréable solitude. Il avait lui-même planté un if sous lequel il aimait à se reposer sur un banc de bois. Cet arbre était planté à l'entrée de l'un des vergers, au devant de la cour de la ferme. Il formait en 1824, toujours d'après Ambroise Tardieu qui nous en donne la gravure, un berceau obscur d'environ dix pieds de large sur neuf d'élévation, impénétrable aux rayons du soleil et à la pluie. Avec le double pompon qui le surmontait, il était d'un effet bizarre. On l'appelait encore dans le pays l'*If du Chancelier*.

A droite de l'entrée de la ferme, dans un coin de la cour, le chancelier avait fait creuser un second puits d'une grande profondeur pour les besoins de ses troupeaux ; un homme enfermé dans une roue en bois faisait monter l'eau en marchant dedans.

C'est dans cette résidence où l'utile était mêlé à l'agréable et



VUE DU CHÂTEAU DE VIGNAY, HABITATION DU CHANCELIER L'HOSPITAL.

qu'il appelait plaisamment son petit *Tibur*, que le grand chancelier de France Michel de l'Hôpital vivait heureux, exempt du souci des affaires publiques, à l'exemple du sage Horace son poète favori, qu'il avait pris pour modèle dans son commerce avec les Muses.

Ce séjour, il le décrit lui-même dans une épître adressée à ses hôtes, lors de sa première retraite au Vignay, en 1562 :

« Chers amis, leur dit-il, dans l'idiome et quelquefois avec le tour  
« gracieux du poète romain : quels présents puis-je vous offrir ?  
« Vous ne cherchez ni les délices, ni la pompe de la ville ; vous en  
« êtes las et rassasiés ; et mon humble domaine n'est pas assez fer-  
« tile pour nourrir des hôtes délicats. Mais ce petit champ d'un  
« maître qui n'est pas riche peut offrir des choses simples à des con-  
« vives sobres. Vous aurez le nécessaire : un veau tendre, un  
« agneau, un porc de deux mois, des fruits, des noix, du vin d'un  
« coteau que ma femme a planté. Le riche fermier de la vallée voi-  
« sine, et le marché célèbre de la montueuse ville de Maisse nous  
« fourniront le reste.

« La maison est assez grande pour contenir le maître et trois  
« amis, ou même quatre à la fois. Le service de la table ne sera  
« pas trop rustique : vous y verrez une salière d'argent que ma  
« femme apporta de la ville et qu'elle y reportera. Il y a des ser-  
« viettes d'une toile fine, et les lits sont couverts de tissus de lin.  
« Quant à ces héritages que vous voyez aujourd'hui plantés de  
« longues allées d'ormes, ils étaient, sous l'ancien propriétaire,  
« laissés à la culture. Ma femme, en arrivant ici, a tout changé et  
« elle a augmenté le bois voisin pour me donner plus d'ombre.  
« C'est là que je me promène au point du jour. J'y fais des vers, je  
« relis quelque épître d'Horace ou de Virgile, ou je médite quelque  
« bagatelle, et me promène seul en attendant que ma femme  
« m'appelle pour le souper ».

« Peut-être voulez-vous savoir, écrit-il à un autre, quelles  
« sources, quels ruisseaux arrosent les prairies et étanchent la soif  
« du troupeau et de leur berger ? Le puits de la colline suffit aux  
« cultivateurs comme à leurs maîtres ; les troupeaux boivent l'eau  
« de pluie recueillie dans nos citernes ». Ces lignes furent écrites  
avant que l'Hôpital n'eût fait creuser le puits de sa ferme.

Dans une autre épître, il indique quelles étaient ses occupations, ses plaisirs.

« A la campagne, aussi bien qu'à la ville, ma maison est pourvue

« de livres, mes plus fidèles amis. Aussitôt que, chassant les jeux, « je me plais aux choses sérieuses, j'ai là la docte école de Platon, « le disciple de Socrate .. Ai-je besoin d'études moins sévères, « les poètes légers accourent de tous les pays et envoient au ciel « leurs doux chants. Ils sont si nombreux et si variés dans les « enivrements qu'ils procurent à l'esprit du sage, qu'il me semble « difficile de chercher autre part la vraie satisfaction. Oh ! si « l'homme savait célébrer tous les éléments de bonheur qu'il a « sous la main, combien le reste lui paraîtrait futile ! »

Dans son second exil de 1568, l'Hôpital continue avec ses amis restés à Paris cette correspondance en vers latins, dans la composition desquels il excellait. Toutefois ses écrits se ressentent des angoisses et des préoccupations que lui causent les événements politiques. Ce n'est plus ni l'ode, ni l'idylle, ni la fine satire. Sa lyre pleure, c'est l'élégie.

On a reproché, et à notre époque quelques esprits légers et superficiels font un crime à l'Hôpital, un ancien premier ministre, d'avoir sacrifié son temps à la versification. C'était un passe-temps du xvi<sup>e</sup> siècle que notre raison dédaigneuse ou frivole estimera bien peu. Cependant, ajoute M. Villemain, ces vers expriment des pensées si nobles qu'on ne peut les lire sans attendrissement ; c'est un caractère, c'est une âme antique qui s'expriment dans l'ancienne langue des Romains.

Veut-on savoir quelles étaient au Vignay, en dehors de l'étude, ses occupations journalières ?

Semer, récolter, engranger sa moisson, sevrer ses agneaux, brûler ses cochons de lait, les servir à table avec des poules élevées dans sa basse-cour, choisir deux pigeonceaux dans la tour de son colombier, prendre au lacs des animaux sauvages, attirer des oiseaux dans les gluaux, surprendre leur progéniture au nid, pêcher en tirant les filets, saisir la proie vivante. . . Mais s'il se plaisait au Vignay, ce n'est pas que cette terre, « son petit royaume », fût agréable en toute saison : « La Beauce est bien triste après la moisson, écrit-il à Barthélemy Faye, nos campagnes sont nues ; on n'y voit ni forêts, ni ruisseaux, ni prairies ; on n'y trouve rien qui puisse charmer la vue. Que faire ? J'ai choisi Sparte, je dois habiter Sparte ».

De loin en loin, quelque léger souffle venait rider la transparence de cette vie tranquille : une contestation avec les fermiers



du voisinage à propos de labourage et de pacage ; généralement le procès se terminait à l'amiable. Loin d'apporter dans sa terre l'orgueil d'un seigneur féodal, il avait de lui-même converti toutes les redevances en grain dont les paysans étaient chargés envers lui, en rentes d'argent, leur prédisant qu'au train que suivait le cours des monnaies, il arriverait que ces rentes, allant toujours en décroissant, les laisseraient un jour propriétaires libres de leurs champs. Pendant une année de disette, il fit remise à ses fermiers du prix de leur loyer, nourrit les habitants de Champmotteux et leur fournit le blé nécessaire pour l'ensemencement des terres. Il avait fait établir deux foires à Champmotteux pendant l'année, et un marché une fois par semaine. Aussi tous l'aimaient et le vénéraient à l'égal d'un père. Ses biens ayant été confisqués pendant son exil, il vivait sans faste et sans luxe. Dans un bail passé avec son fermier, il exigeait d'être mené à Paris deux fois par an, dans une charrette à quatre bœufs, garnie de litière fraîche. Il dînait avec du bouilli seulement, comme le rapporte l'historien Brantôme qui le visita un jour avec le maréchal de Strozzi : « *c'était son ordinaire pour les diners* ». Touchante et vertueuse simplicité, digne des Aristide et des Phocion, et qui n'appartient qu'aux grandes âmes !

Sans doute l'Hôpital aimait sa campagne du Vignay pour la vie calme et studieuse qu'il y coulait, mais une autre attraction bien plus puissante l'y retenait et l'y rendait heureux : c'était le voisinage du château de Bélesbat où demeuraient sa fille Madeleine et les neuf enfants de celle-ci. Cette terre de Bélesbat était la propriété, en 1543, de Messire Nicole Hurault, de la famille des Hurault de Cheverny, seigneur de Boistaillé, de Courdimanche, des Murs de Maisse et autres lieux

Dès le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, nous trouvons parmi les abbés de Morigny, près d'Etampes, les noms des Hurault, entre autres celui de Jean Hurault, fils de Jean Hurault, seigneur de Boistaillé et de Bélesbat, et plus tard, en 1567, celui d'un autre Jean Hurault, le propre fils de Robert Hurault, seigneur de Bélesbat et du Vignay, maître des requêtes du roi, et par conséquent le petit-fils du chancelier Michel de l'Hôpital. Cette famille des Hurault donna également des prieurs commendataires au prieuré de Saint-Médard de Maisse, vers la même époque.

En 1550, Nicole Hurault possédait encore la terre de Bélesbat, et chose curieuse à rapporter ici, nous voyons, le 26 août, « Noble

homme Messire Michel de l'Hôpital, seigneur du grand et du petit Vignay et du fief de Bouchetard, sis à Boigneville et relevant de la dite seigneurie des Murs de Maise, rendre foy et hommage pour ce fief à Noble homme Messire Nicole Hurault ».

Ce fut en 1553 qu'eut lieu le mariage de Madeleine de l'Hôpital, fille unique du chancelier, alors maître des requêtes du roi, avec Robert Hurault, seigneur de Girolles, près Gironville, et probablement fils de Nicole Hurault.

Ce dernier étant mort quelques années après ce mariage, Robert Hurault devint seigneur de Bélesbat en 1556.

Le chancelier y trouva donc sa famille établie, lorsqu'il prit sa retraite définitive au Vignay en 1568, et les relations reprirent comme en 1562. La prière, l'étude, l'éducation de ses petits-enfants, tels furent les seuls soucis des dernières années de sa vie.

Deux ans après son arrivée au Vignay, une troupe de partisans et de routiers, sous la conduite d'un chevalier traître et félon, du Boulay, et d'un sieur Boutteville, voulut forcer le passage de l'Es-sonne à La Ferté-Alais. Repoussés par les gens d'armes du prévôt de cette ville, les malandrins poussèrent jusqu'au hameau de Saint-Antoine ou Buno-Castel, appelé aujourd'hui le petit Gironville et qui appartenait au chancelier. Ils s'emparèrent du pont actuel, en dos d'âne, qu'il avait fait construire de moitié avec Henri de Montmorency-Damville, seigneur de Milly, et de l'autre côté de Buno-St-Léger, détruisirent le fortin qui le commandait et dont les ruines se voient encore au milieu de la rivière, et partirent piller Milly au jour de la foire de St-Simon, le 28 octobre 1570.

Malgré ces légers incidents, inséparables des événements d'alors, ce grand homme vivait heureux, en vrai philosophe désabusé des hommes et des choses, lorsque survint la fatale catastrophe qu'il avait prévue et qui devait abrégér ses jours : le massacre de la Saint-Barthélemy, prélude de la seconde guerre civile. Le sang coulait partout, à Paris et en province ; l'incendie, le pillage et le massacre s'étendirent à toute la France.

L'Hôpital, tombé du pouvoir, devait se croire plus que tout autre en sûreté. Mais dans ces sortes de guerres, chacun sait combien la passion des partis entraîne aux plus monstrueux attentats.

Il habitait le Vignay depuis près de quatre ans, lorsque le 25 août 1572, mille bruits sinistres et le passage de gens armés qui couraient la campagne lui présagent un danger. Bientôt une po-

pulace en fureur entoure sa maison. Ses fermiers sont pris et garrottés. Il croit sa dernière heure venue et s'y résigne sans effort. Ses domestiques veulent s'armer et repousser les meurtriers. « Non, dit-il, si la petite porte n'est bastante pour les faire entrer, qu'on leur ouvre la grande ». La haine et le fanatisme, ajoute-t-il, n'auraient pas trouvé d'obstacles à vaincre auprès de moi. Vignay n'a point de remparts, ni de fossés, ni de palissades, ni de garnison, Dieu seul est ma défense ! »

Cependant on aperçoit du château du Vignay une petite troupe de cavaliers accourant bride abattue à travers la plaine. C'était un secours que la reine Catherine de Médicis envoyait à son ancien serviteur, en lui faisant dire que sa famille n'a rien à craindre et qu'on lui pardonne à lui-même. « J'ignorais, répondit l'Hôpital, que j'eusse jamais mérité ni la mort ni le pardon ».

Brisé par tant d'émotions, miné par le chagrin de cette lutte fratricide qu'il avait voulu détourner, dévoré d'inquiétudes au sujet du sort de sa fille, l'Hôpital, cette âme si énergique dans ses propres périls, si ferme et si résignée pour elle-même, ne peut supporter le poids de tant de malheurs et de honte publics. Il survécut six mois à peine à la Saint-Barthélemy, obsédé par le fantôme de ce massacre qui lui arrachait souvent cette exclamation : « *Excedat illa dies ævo !* Périsse à jamais ce jour néfaste pour l'histoire ! »

Sentant sa fin approcher, il se retira au château de Bélesbat, chez son gendre Robert Hurault de Bélesbat. De ce dernier asile, il adressa deux lettres au roi Charles IX, signa l'acte de sa démission de chancelier que lui présenta, le 1<sup>er</sup> février 1573, Louis Marinier ou Marignier, de Boutigny, clerc du notaire royal de la prévôté de La Ferté-Aleps, en présence de : Pasquier Massé, son propre secrétaire et Jean Decourchons, témoin demeurant à Bélesbat. Puis ayant fait rédiger son testament par un de ses petits-fils, Michel Hurault, il l'approuva par quelques lignes en latin dont le facsimilé a été reproduit par Ambroise Tardieu, et le signa de sa propre main le 13 mars 1573.

Deux heures après, Michel de l'Hôpital, chancelier de France, seigneur de la Roche, baron de Champmotteux, seigneur du petit et grand Vignay, de Gandivilliers, de Vallegrand ou Grandval, de Bouchetard, de Buno-Castel et autres lieux, né à Aigueperse en 1505, s'éteignait doucement dans les bras de sa fille.

Son corps fut inhumé nuitamment dans le cimetière de Champ-

motteux, distant du Vignay de 3 kilomètres. Sa veuve, quoique appartenant à la religion réformée, son gendre, sa fille et ses petits-enfants firent construire une chapelle latérale au sud de l'église actuelle et lui élevèrent, selon le droit seigneurial, au fond de cette chapelle, dans un enfeu ou sorte de niche, un monument funéraire. De forme rectangulaire, orné de cariatides aux angles, le cénotaphe était surmonté d'une large tablette de marbre noir sur laquelle reposait, couchée et les mains jointes, la statue du chancelier en robe, avec sa longue barbe, telle qu'il la portait dans les derniers temps.

Sur la face, entre deux bucranes, ou têtes de béliers que reliaient des guirlandes, on lisait sur une plaque de marbre noir cette inscription : MICHAEL. DE. L'HOSPITAL EXCESSIT. E. REBUS HUMANIS. DIE. XIII<sup>A</sup> MARTII. ANNO DOMINI MDLXXIII. Au-dessous, dans un médaillon, était un écusson aux armes du chancelier : *d'azur à la tour d'argent, posée sur un rocher de même, au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles pointées d'or*. Il avait pris comme devise ces deux vers d'Horace sur le Juste :

*Si fractus illabatur orbis  
Impavidum ferient ruinæ.*

« La voûte du ciel s'écroulerait que ses débris le frapperaient sans l'étonner ».

Une plaque de marbre noir, relatant l'érection de ce monument, était scellée au-dessus, au fond de l'enfeu. Ses petits-fils, qui avaient pris son nom en l'ajoutant, suivant ses désirs, à leur nom patronymique, mais non ses armes, décorèrent la chapelle d'écussons aux armes des Hurault de Belesbat qui étaient : *d'or à une croix d'azur cantonnée de quatre ombres de soleil de gueules*. Une litre, ou listel jaune, reproduisant ces mêmes armes et peinte sur les murs de l'église de Champmotteux, à une hauteur de 10 à 12 pieds environ, régnait tout le long de la nef à l'intérieur. On la voyait encore en 1863. Malheureusement, ces vestiges féodaux de l'ancien patronage qu'exerçaient sur la paroisse les seigneurs du lieu, ont disparu sous une ignoble couche de chaux ; les écussons gisent au fond d'un placard dans la sacristie de l'église, et le temps m'a manqué, avant mon départ de la paroisse, de les remettre en honneur.

En 1793, pendant une absence à Paris de Louis André de Bize-

mont, maréchal des camps, propriétaire du château du Vignay, qu'il avait acheté en 1787 d'un Hurault de l'Hôpital, vivant en 1774, et dont le père était mort, en 1771, seigneur du Vignay, quelques septembriseurs, envoyés par le comité révolutionnaire, voulurent renverser le tombeau de Michel de l'Hôpital, qu'ils qualifiaient d'aristocrate. Pour épargner d'odieuses profanations et détourner de leur commune l'orage révolutionnaire, les habitants de Champmotteux démontèrent le tombeau et inhumèrent les restes du chancelier dans le cimetière autour de l'église. Le lendemain, à son retour, M. de Bizemont fit replacer le marbre sur le corps de l'Hôpital qui s'était conservé en entier, et recueillir les accessoires du tombeau.

En 1795, la république étant revenue de ses préventions contre l'Hôpital, le Directoire eut l'idée de lui décerner les honneurs du Panthéon. Mais les commissaires envoyés sur les lieux constatèrent que le monument n'était plus transportable. Quelques années auparavant, le peintre Lenoir avait conçu le projet de réunir à Paris, les monuments et les restes des grands hommes, après la suppression des églises et des couvents. Approuvé par la Constituante, il fonda, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, son musée des monuments français dont il devint directeur et qui fut transformé plus tard en Ecole des Beaux-Arts. Au 14 thermidor an 8 (5 août 1800), nous lisons au registre des délibérations de Champmotteux : « Reçu une lettre du citoyen Préfet, en date du 7 de ce mois, à l'effet de ne mettre aucun obstacle à l'enlèvement du tombeau, statue et buste, du chancelier de l'Hôpital, existant dans le cimetière de cette commune, que se propose le citoyen Lenoir de faire, conformément à l'autorisation du ministre de l'intérieur. Signé : Boyard, maire ». Nous ne voyons pas que le tombeau fut transporté à cette époque, pas plus que précédemment.

Après bien des vicissitudes, en 1818, sous le ministère de M. Laisné, un député, M. Louis-Gabriel de Bizemont, probablement le fils de celui que nous avons cité, alors propriétaire du Vignay, fit rechercher avec soin, sous les décombres, ce qui restait du tombeau. Une partie de la statue avec la tête entière furent retrouvées, la table de marbre n'avait pas trop souffert. Grâce à un habile architecte, le monument fut si bien restauré sur trois faces que les habitants qui l'avaient vu jadis, avouèrent qu'il ressemblait à l'ancien.

En 1834, M. Aubernon, préfet de Seine-et-Oise, en tournée de

révision avec le général Lawœstine et M. Dupin, procureur général, descendit chez M. de Bizemont, au château de Gironville. Le lendemain, ces Messieurs allèrent visiter cette résidence du Vignay que le grand chancelier de France avait habitée près de trois siècles auparavant. La ferme et le château paraissaient en bon état de conservation, et chose assez rare, dans le grand salon, on voyait encore le portrait original de Michel de l'Hôpital, attribué à François Clouet dit Janet, et qu'Ambroise Tardieu a gravé lors de sa visite au Vignay en 1824. Le chancelier était représenté en robe noire, la main droite appuyée sur une boîte fleurdelisée, contenant les sceaux de l'État. D'après le témoignage de Malesherbes, cette boîte était la même qui servait encore en 1789.

Au premier étage, au-dessus de la porte du salon, une pierre, avec une inscription latine, rappelait que cette maison avait été bâtie par Marie Morin en 1562, pendant la minorité de Charles IX. Ce fut dans cette visite que le propriétaire du Vignay fit don à M. Dupin, du bureau ou secrétaire du chancelier, avec tout l'attirail des tiroirs et la variété de sculptures et d'ornements qui distinguent les meubles du xvi<sup>e</sup> siècle.

Après ce pèlerinage à des lieux qui rappellent de tels souvenirs, M. Aubernon se rendit à l'église de Champmotteux, dont le chœur date du xiv<sup>e</sup> siècle au plus tard. Frappé de l'état de délabrement de cet édifice, mais surtout de la chapelle, et remarquant que la restauration du tombeau n'avait pas été complète, cet homme de bien pensa qu'il était de son devoir et de l'honneur du temps actuel de ne point laisser disparaître un monument si précieux pour la France. Dans cette vue, il ouvrit une souscription. Le Roi, le prince royal, la Cour de Cassation, la Cour des Comptes, un grand nombre de députés, quelques Pairs de France, plusieurs cours royales, le Barreau de Paris, et à son exemple, le Barreau des autres sièges, le Conseil général de Seine-et-Oise, la commune de Champmotteux, M. de Bizemont, propriétaire du Vignay, Mgr l'évêque de Versailles, M. Aubernon, pair de France, conseiller d'Etat, préfet de Seine-et-Oise, et une foule de notabilités du département, répondirent à cet appel. La souscription s'éleva au chiffre de 12185 francs. Immédiatement les travaux commencèrent, sous la direction du sculpteur Marochetti et de l'architecte Blondel.

Je dois dire ici, en passant, que la restauration de la chapelle ne fut pas des plus heureuses. L'enfeu fut supprimé et remplacé par



*Dessiné et gravé par Ambroise Cardiauf*

Vue de la Chapelle de Champmoteux,  
*où est renfermé le Tombeau du Chancelier l'Hospital*

une absidiole qu'un oculus ou œil-de-bœuf éclaira d'en haut. Les trois fenêtres furent bouchées, et le cénotaphe, rétabli sur quatre faces, se dressa au milieu de la chapelle dans le sens vertical. Aux deux fenêtres, placées à droite et à gauche, un autel (1) avec retable en bois et la statue de S. Michel, patron du chancelier, due au ciseau de Marochetti, furent appliqués. Celle du fond fut maçonnée.

Sur une des faces du monument, deux plaques en marbre noir rappelèrent, l'une l'érection par la famille du chancelier, l'autre, la première restauration, en 1818, sous Louis XVIII, par M. de Bize-mont. Aux pieds de S. Michel, une dalle en pierre reçut les noms des principaux souscripteurs officiels.

Les travaux terminés, l'inauguration de la chapelle eut lieu le dimanche 30 octobre 1836. Une foule nombreuse accourut des environs pour assister à cette fête. La messe fut chantée, et après l'office, M. le Préfet Aubernon et M. Dupin prononcèrent des discours fort éloquents. Le procès-verbal de la cérémonie, placé dans une boîte en plomb, fut scellé derrière la pierre des souscripteurs, en présence du maire et du conseil municipal de Champmotteux et de tous les assistants, et la foule se retira après quelques paroles émues et touchantes que lui adressa M. Alexandre de la Borde, député de l'arrondissement d'Etampes.

Soixante ans s'écoulèrent sans que l'on touchât au monument, sauf quelques badigeons à la chaux qui dissimulèrent les crevasses s'accroissant de jour en jour, et dans lesquels ont malheureusement disparu la litre et les blasons des Hùrault de l'Hôpital. En 1895, la clef de voûte et les arceaux menacent de s'écrouler ; de l'oculus en vitrage la pluie tombe sur le tombeau placé au-dessous ; par les crevasses des murs, les plantes grimpantes envahissent la chapelle ; faute d'air et de jour, les revêtements en marbre rouge des parois, rongés par l'humidité, s'effritent.

Cet état désastreux du monument d'un grand homme émut l'auteur de ces lignes, alors curé de Boigneville et de Champmotteux. Le *Petit Journal* lui ayant gracieusement ouvert ses colonnes, il écrivit, le 11 mars 1895, un article sur l'état du tombeau et de la chapelle du chancelier Michel de l'Hôpital qui mit en branle l'opinion publique et le gouvernement. Un appui lui vint de M. le docteur Amodru, député de l'arrondissement d'Etampes, qui prit à

(1) La pierre sculptée formant devant d'autel provient de la chapelle du Vignay.



cœur de le seconder dans son projet de restauration d'un monument historique.

Grâce à ces démarches, la commission des Beaux-Arts délégua un inspecteur, M. Paul Selmersheim, le 31 mai 1895, qui conclut à l'urgence et adressa dans ce sens un rapport à l'administration des Beaux-Arts. Le gouvernement, saisi de la question, chargea M. Henri Nodet, architecte, des plans et devis relatifs à la restauration projetée. Les Beaux-Arts attribuèrent un secours de 2.500 fr. ; le Conseil général, sur les instances de M. le député Amodru, son vice-président, accorda 500 fr. ; la Fabrique de l'Eglise et le conseil municipal votèrent chacun 200 fr.

Les fonds ainsi assurés, les travaux commencèrent sous la direction de M. Jules David, entrepreneur à Gironville, très expert en fait de constructions d'édifices religieux. Le retable en bois de l'autel ainsi que la statue de S. Michel, bouchant les deux anciennes fenêtres, furent descellés et les fenêtres ouvertes à nouveau. On trouva une autre place pour la statue. La voûte fut consolidée, le dallage renouvelé, les enduits refaits et surtout l'affreux œil-de-bœuf supprimé. Au fond de l'absidiole, la troisième fenêtre dégagée donna, avec l'air et la lumière, un aspect plus riant à la chapelle.

Au cours des travaux, les ouvriers mirent à découvert, derrière la pierre des souscriptions, une boîte garnie de plomb à l'intérieur, et contenant des fragments d'anciens feuillets reliés entre eux par un fil de soie.

Cette boîte a été déposée aux archives de la mairie de Champmotteux. C'était tout simplement celle qui renfermait le procès-verbal de la cérémonie du 30 octobre 1836 et la liste des souscripteurs.

Une plaque en marbre blanc, fixée près de l'autel, rappelle cette dernière restauration en 1897-98.

Bien que la femme de Michel de l'Hôpital, Marie Morin, et sa fille Madeleine, aient appartenu à la religion réformée, elles n'en fondèrent pas moins un service annuel qu'on célébra dans la chapelle, pour le repos de son âme, jusqu'en 1789. En 1824, selon le témoignage d'Ambroise Tardieu, cette pieuse tradition se continuait encore. Il est regrettable que les registres paroissiaux de Champmotteux aient disparu ; ils devaient, à notre avis, relater cette fondation de Michel de l'Hôpital. Aujourd'hui encore, quatre messes basses, remplaçant deux services avec Vigiles, sont dites le 9 mai de

chaque année et les jours suivants, pour Louis Hurault de l'Hôpital et Marie de Montliard (1), descendants du chancelier. Cette fondation date de 1701. On enterra, dans la chapelle de l'église, les membres de la famille de l'Hôpital à partir de 1692 jusqu'en 1768.

Une Marie Hurault, de son vivant mariée à Germain de Renes, escuyer, gentilhomme de la chambre du roi, seigneur de Masles, de la Porte du Bouillon, du Fay, et autres lieux, fut enterrée dans l'église de Saint-Sulpice de Favières en 1637. Sa pierre tombale existe encore et porte l'écusson des Hurault : *d'or à la croix d'azur, cantonnée de quatre ombres de soleil de gueules.*

Notre travail serait incomplet si nous ne faisons connaître au moins sommairement ce que devint la famille du chancelier Michel de l'Hôpital et si ses descendants existent encore.

Marie Morin, sa veuve, d'après le *Journal de l'Estoile*, abjura le protestantisme en 1585. Robert Hurault et sa femme Madeleine de l'Hôpital reposent dans un caveau de l'église de Morigny, l'ancienne abbaye dont leur fils Jean Hurault fut abbé quelques années et fort jeune. On voyait encore ces sépultures dans le chœur, entre deux piliers, du temps de Dom Fleureau en 1683, comme il le rapporte dans les *Antiquités de la ville et du duché d'Estampes*. Il semble donc que Robert Hurault et Madeleine de l'Hôpital sont morts dans le giron de l'Église catholique. Leurs neuf enfants portaient les noms de Charles, Michel, Robert, François, Paul, Jean, Philémon, Marguerite, Marie. Deux seulement laissèrent postérité : Michel et Robert. Charles Hurault de l'Hôpital mourut sans enfants ; François ne se maria pas ; Paul fut archevêque d'Aix (2) ; Jean, qui fut abbé de Morigny, se démit de son abbaye en faveur de Théodore de Berzeau, devint conseiller au Parlement de Paris et épousa Louise d'Allonville ; Marguerite fut mariée à Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, et Marie, à Louis de la Rivière, seigneur de Chény. Quant à Philémon, il n'est point mentionné dans la généalogie des Hurault de l'Hôpital.

Voici la descendance de Michel et de Robert.

Michel de l'Hôpital, plus connu sous le nom de du Fay, fut d'abord conseiller au Parlement, puis chancelier du roi de Navarre, et enfin ambassadeur pour le roi en Allemagne et en Hol-

(1) Fille de Messire de Montliard, seigneur de Rumont.

(2) Son tombeau, d'après Dom Morin, est dans l'église du Fay, près Nemours, où résidait son frère Michel, seigneur du Fay. Il mourut en 1624.

lande. Nous croyons, d'après le témoignage de Sponde, évêque de Narbonne, qu'il persévéra dans la foi protestante. Il avait épousé la fille de Du Faure de Pibrac, président au Parlement de Paris. Il eut, entre autres enfants : Pierre Hurault de l'Hôpital, qui laissa, de Claire de Gessei, sa femme, Henri et quatre autres enfants. Henri, marié à Renée de Flexelles, fille d'un président des Comptes, seigneur de Brégi, eut 1<sup>o</sup> Charles Paul Hurault de l'Hôpital, Comte de Beu, seigneur de Belesbat, mort sans alliance en ce lieu le 15 février 1706 ; 2<sup>o</sup> Claire Julie Hurault de l'Hôpital, mariée à Charles de Beaufort-Montboissier, marquis de Canillac, dont la famille existait encore en Bourgogne en 1863 ; 3<sup>o</sup> Madeleine Hurault de l'Hôpital, abbesse de Réconfort en 1685. L'autre fils de Michel, Guy Hurault, seigneur de Vallegrand, succéda à son oncle Paul à l'archevêché d'Aix et fut enterré le 3 décembre 1625, date de sa mort, dans la chapelle du château de Belesbat, paroisse de Bou-tigny. Cette chapelle n'existe plus.

Par la mort de Charles Paul Hurault, s'éteignit en 1706 la branche des Hurault de l'Hôpital, seigneurs de Belesbat, descendants de Michel, petit-fils du chancelier.

La postérité de Robert Hurault de l'Hôpital (1) n'est pas indiquée dans le *Dictionnaire de la Noblesse*, de La Chenaye des Bois. Un de ses descendants, André Hurault de l'Hôpital, baron d'Auneux, existait en 1774. *Les Étrennes de la Noblesse* pour 1774, parlent d'un Hurault de l'Hôpital alors vivant, et dont le père était mort en 1771, seigneur du Vignay. C'est probablement de ce Hurault que le marquis Louis André de Bizemont, maréchal des camps du roi, acheta le Vignay en 1787, comme nous l'avons dit plus haut. Il y a tout lieu de croire que cette deuxième branche est éteinte depuis longtemps comme la première.

Mais la famille et le nom de l'Hôpital se sont perpétués jusqu'à nos jours par la ligne collatérale. Il ne faut pas oublier en effet que Jean de l'Hôpital, médecin et conseiller du Connétable de Bourbon, avait eu, outre Michel qui devint grand chancelier de France, quatre autres enfants, deux garçons : Pierre et Jean, et deux filles : Françoise et Madeleine. Françoise était religieuse cordelière à Aigueperse, en Auvergne, son pays d'origine. Madeleine épousa Coutel, seigneur de Courtilles, près Saint-Flour. Jean devint abbé de Vaas,

(1) Mort en 1625, d'après les archives de la mairie de Maisse.

dans le Maine, abbaye de chanoines réguliers. Pierre de l'Hôpital, — lisons-nous dans le manuscrit généalogique que nous a confié un des descendants de cette famille, M. Jules Adolphe de l'Hôpital, conseiller général d'Orléans, — Pierre de l'Hôpital, seigneur de la Roche, était en 1546, gentilhomme ordinaire du duc de Lorraine et son maître d'hôtel. En 1556, il reçut des lettres de provisions de gouverneur de la baronnie de Mercœur pour Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, et plus tard, en 1563, il représenta le prince aux États de Languedoc. Il était aussi maître d'hôtel du roi.

De son mariage en 1551 avec Marguerite de Cérier, alliée aux Dubourg et aux Robertay, il eut un fils, Michel, qui était le filleul du Chancelier de France. Il fut, comme son père, capitaine et gouverneur du Duché de Mercœur et maître d'hôtel du roi. De son mariage avec Jacqueline Augier, en 1583, est issu Gilbert de l'Hôpital, seigneur de la Roche, de Montbardon et de Bellébat, fief avec château près de la Roche, en Auvergne. Il épousa Jeanne de Bosredon, fille de Mathelin de Bosredon, baron du Puy-Saint-Gulmier, et se fixa définitivement en Auvergne. Un de ses fils, François de l'Hôpital, fut marié à Etiennette de Runy du Tremblay, comme on le voit dans l'acte de partage de leurs biens au 14 août 1706. De ce mariage sont issus plusieurs enfants, entre autres Jean-François de l'Hôpital, seigneur de Bellébat, qui naquit le 21 juillet 1581. Jean-François épousa, le 13 juin 1720, Éléonore de Saint-Giron, de laquelle il eut un fils nommé aussi François, marié à Madeleine Duverdier le 17 juin 1749. De ce mariage est issu Jean-François de l'Hôpital, le 2 octobre 1752, qui servit dans le régiment d'Orléans-dragons, sous les ordres de M. de Montboissier, alors colonel. Jean François eut d'Anne Cauvin, qu'il avait épousée en secondes noces, un fils, François-Julien, né le 10 vendémiaire de l'an X. Du mariage de François-Julien de l'Hôpital et de demoiselle Alexandrine Blanchard sont nés : le 11 juin 1830, Jules Adolphe de l'Hôpital, conseiller général d'Orléans ; le 8 Mars 1832, Virginie Thaïs ; le 12 Mai 1834, Jules Armand ; le 16 août 1836, Victoire Zélie. Plusieurs de ces descendants vivent encore et ont fait souche, croyons-nous.

Notre tâche est finie. Mais avant de terminer ce travail qui, malgré notre désir d'être bref, a pris de si grandes proportions, vu l'intérêt du sujet pour les membres de la Société archéologique de Corbeil et d'Étampes, nous indiquerons, bien sommairement, ce que sont

devenus les lieux qu'habita le grand chancelier Michel de l'Hôpital.

Le château du Vignay, fort bien conservé jusque-là, passa, des mains de la famille de Bizemont, à M. le Vicomte d'Alès, dont la famille habite Orléans. Les derniers hôtes en furent les Prussiens, au mois de novembre 1870, sous les ordres du général Von der Thann. Il fut démoli en 1872 et 1873 par l'entrepreneur David, de Gironville, au grand désespoir des vieux habitants de Champmotteux.

Sur son emplacement, s'élève aujourd'hui une ferme où se voient encore quelques restes de celle du chancelier, comme le puits ou citerne. L'escalier gothique a été reconstitué, mais en bois, au château de Berryer, à Augerville-la-Rivière ; la pierre relatant la construction du Vignay, par la femme de l'Hôpital, Marie-Morin, est aujourd'hui la propriété de la famille d'Aboville, au château de Rouville, près Malesherbes. L'If du Chancelier fut acquis, lors de la démolition du Vignay, par M. le baron Limnander, à Moignanville près Buno-Bonnevaux, qui, de ses propres mains, tourna le tronc pour divers ouvrages d'art, tels que coupes, chandeliers, etc... dont nous gardons le souvenir.

Un habitant de Gironville nous montra, il y a quelques années, une canne en jonc à pomme d'ivoire ayant appartenu au chancelier et qu'il tenait de M. de Bizemont. Les magnifiques noyers qui ombrageaient la terre du Vignay servirent, en 1786, à fabriquer des bois de fusils pour les armées.

Le château de Belesbat, où mourut le chancelier de l'Hôpital, fut également démoli. Sur son emplacement, on a construit un château genre Louis XIII. La chapelle de ce château, renfermant le tombeau de Guy de l'Hôpital, archevêque d'Aix, qui avait succédé sur ce siège à son oncle Paul Hurault de l'Hôpital, et qui était l'arrière-petit-fils du chancelier, n'existe plus. Les bases de quatre tours baignant dans l'eau des fossés, une poterne aux armes de Hurault de Belesbat, flanquée de deux tourelles que surmontent des toits en poivrière, voilà tout ce qui reste du séjour de la haute et puissante famille des Hurault de Cheverny, qui comptait, parmi ses membres, le seigneur de La Grange, Veuil et Vibraye, les seigneurs du Marais, les seigneurs de Cherigny, les seigneurs de Boistailly et Belébat, et enfin les Hurault d'Auneux, seigneurs de Champmotteux.

Cette terre de Belesbat, aujourd'hui Bellébat, demeura la propriété des Hurault de l'Hôpital jusqu'en 1706, où nous voyons Charles Paul Hurault de l'Hôpital, comte de Beu, seigneur de Be-



VUE DU CHATEAU DE BELLÉBAT

où est mort le Chancelier de l'Hospital en 1573

lesbat, mourir en ce lieu le 15 février de cette année sans héritiers.

Le Marquis de Livry, premier maître d'hôtel du roi Louis XV, en fit l'acquisition. En 1725, une grande fête fut donnée à Bellébat, à laquelle assistaient Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, le duc de La Feuillade, la marquise de Prie et Voltaire. De 1731 à 1744, François Berthelot est intitulé Seigneur de Belesbat. Il y eut aussi un M. de Bizemont, un M. de Vichy. Vers 1751 M. Rémy de Chestret des Burons de Duncell et d'Anée, né à Liège en 1727, le 26 mars, en eut la jouissance jusqu'en 1813, date de sa mort. Il fut un des bienfaiteurs de la commune et de l'église de Boutigny. Son corps repose dans le caveau, sous la chapelle dédiée à S. Rémy, et un service annuel est célébré dans l'église de Boutigny, le 1<sup>er</sup> octobre, pour le repos de son âme.

En 1817, le marquis Alexandre de Pons-Rennepont, lieutenant général des armées du roi, né au château des Roches-sur-Rognon, le 20 août 1751, acquit le château de Bellébat. Il mourut à Paris le 6 mai 1829. Cette propriété passa à son fils, Alphonse Léon, marquis de Pons-Rennepont, jusqu'à sa mort en 1868. Cette famille existe encore à Amiens, alliée aux familles de Saveuse, de Haute-cloque, d'Osmoy, du Faur de Pibrac, de Neubourg, de Lamotte, de Rancher, de Langle, d'Annoux, de Campeau et de Saint-Sauveur.

Depuis une trentaine d'années, Bellébat est devenu la propriété de la famille Allez, et aujourd'hui, M. Emile Allez, conseiller municipal de Courdimanche, en est seul possesseur.

De tous ces souvenirs de celui qui fut le grand Chancelier de France, il ne reste plus que le tombeau et la cendre dans une modeste église de village.

C'est ainsi que s'évanouissent les grandeurs humaines, que disparaissent les grands hommes, mais d'eux, tout ne meurt pas : leur souvenir demeure à jamais gravé dans le cœur et la mémoire des générations présentes aussi bien que des générations à venir. Michel de l'Hôpital est du nombre. Sa mort fut une calamité publique. Tous les bons Français le regrettèrent. La postérité, nous disent ses historiens, a largement ratifié le jugement de ses contemporains : « Il avait l'âme d'un philosophe, le génie d'un législateur, le cœur d'un citoyen. Il est de ces personnages dont la gloire grandit avec la raison publique ! »

---

**MONTDIDIER. — IMPRIMERIE J. BELLIN**

---